

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 36

Artikel: La chanson de l'oie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218973>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mise en vigueur de la constitution de 1874. L'histoire se répète, chers confédérés, et le Vaudois qui a aujourd'hui le grand honneur de parler ici au nom du Conseil fédéral pourrait se servir des paroles mêmes de son illustre prédécesseur, etc. »

Nous sera-t-il permis d'évoquer aussi quelques souvenirs personnels ? Oh ! rassurez-vous, ils n'ont rien de politique.

Les derniers jours qui précédèrent le tir, il soufflait une bise très forte. Le drapeau fédéral qu'on avait hissé au clocher de la Cathédrale, violemment secoué, s'était déchiré, mais il tenait bon. Nous suivions cette lutte de notre classe du Collège, à la Cité, tout en écrivant une version latine. Notre professeur, c'était Charles Vullièmoz, auteur du livre « Les derniers Vaudois », suivait, lui aussi, le conflit de la bise et du drapeau. Tout-à-coup, il s'en va au tableau noir, saisit la craie et écrit :

Battu par la tempête,
En proie aux aquilons,
Notre drapeau répète :
« Tant pis, nous maintiendrons ! »

Il fut vaincu, hélas ! le pauvre drapeau, et si nos souvenirs sont fidèles, il fut arraché et tomba dans la rue St-Etienne. On en mit un autre.

La ville était admirablement parée : drapeaux, tentures, guirlandes, à profusion ; partout des arcs de triomphe ; dans quelques rues, on avait planté, en bordure des trottoirs, des sapins descendus des forêts de la ville. La foule était énorme et la circulation intense, particulièrement les dimanches et le jeudi officiel.

La place de la Riponne était ornée d'un très grand jet d'eau, qui en occupait tout le centre et dont la colonne liquide dépassait en hauteur le faite du Musée Arlaud. Au moment où le cortège d'ouverture débouchait de la rue Madeleine le jet d'eau s'élança dans l'air, salué par les acclamations de la foule.

La veille de l'ouverture, la bannière fédérale nous avait été apportée par le Comité du tir précédent, qui avait eu lieu à St-Gall. La délégation de cette ville était logée à l'Hôtel Gibbon.

Pour le tir fédéral, on avait reconstitué la Musique militaire de Lausanne, qui s'était dissoute quelques années avant. La direction en avait été confiée à M. le professeur Henri Gerber. Ce corps de musique, réformé en quelque sorte, au pied levé, avait naturellement un répertoire très sommaire. Nous nous souvenons qu'au grand cortège d'ouverture, auquel nous avons pris part comme cadet, nous étions placés droit devant la dite musique. Or, de Montbenon à Beaulieu, en traversant toute la ville, ces musiciens, toutes les fois que c'était leur tour de jouer, répétaient le même morceau : Ta, tata, ta, ta, tata, ta, tata, etc.

Pour les concerts à la cantine on avait engagé la musique de Constance. Elle fit fureur avec la « Trompette de Säckingen », qui mettait en vedette un piston merveilleux.

Quand les participants au cortège d'ouverture arrivèrent à Beaulieu, la sueur au front, il faisait chaud. On nous rangea, nous, les cadets, devant la cantine, de sorte que nous n'apercevions et n'entendions rien de la cérémonie de la remise de la bannière, qui se passait devant le pavillon des prix, assez éloigné. Nous avions chaud, nous aussi, et nous avions soif, nous aussi. Soit oublié, soit décision prise en haut lieu, on ne nous offrit rien. La cérémonie terminée : « Garde à vous... fixe ! Portez... arme ! En avant... arche ! » Nous allions reporter les fusils au Collège, à la Cité. Nous nous souvenons que nous l'avions trouvée mauvaise. Notre ardeur patriotique, car nous en avions alors, méritait mieux que ça.

Le jeudi officiel, il y eut, le soir, illumination de la ville. C'était superbe. Malheureusement, la gaité générale fut gâtée par un incendie, qui détruisit, à la rue de l'Ale, la chétive maison de deux bons vieux, qui, pour en masquer la vétusté, en avaient tapissé la façade de sapin, piqué de fleurs multicolores en papier. Le cortège

d'ouverture avait applaudi, au passage, ces deux bons vieux, qui, le chef branlant, le regardaient de leur fenêtre. Ils faisaient penser aux « Vieux » d'Alphonse Daudet.

Le dernier dimanche, nous eûmes, l'après-midi, la visite d'une société de musique de Lyon. Elle donna à la cantine un fort beau concert, dont elle affecta la recette nette aux victimes de l'incendie, tout récent, d'Albeuve. Il y avait grande affluence et nos excellents voisins furent chaleureusement applaudis.

Mais toute bonne chose a une fin. Le lundi, jour de clôture, il pleuvait. Il y eut, à la cantine, un banquet quelque peu mélancolique, au début, mais qui, nos bons crus aidant, s'égaya graduellement. Il y avait même, à la fin, des gaités quelque peu exubérantes.

Un cortège se forma pour aller porter la bannière fédérale chez Louis Ruchonnet, qui habitait l'ancien hôtel de la Banque cantonale, rue St-Pierre. Les membres des comités avaient presque tous à la main ou au chapeau des épis, provenant de la décoration de la tribune de la cantine.

Dans la cour de la Banque, sous les parapluies, les verres circulaient ; c'était le coup de la fin. Louis Ruchonnet prononça une éloquente allocution et déclara terminé le Tir fédéral de Lausanne. Mais quand il eut tout dit, comme il restait encore un peu de vins dans les bouteilles, Charles Vullièmoz, dont nous avons déjà parlé plus haut, saisissant les épis que portait son voisin et s'en inspirant, fit, avec la chaleur qui lui était coutumière, une vibrante improvisation. Tout le monde s'embrassait.

Ce fut vraiment une bien belle fête ! J. M.

LA CHANSON DE L'OIE

UN de nos lecteurs du Brassus nous adresse la chanson que voici, qui a un intérêt plutôt local. Les vers n'en sont pas impeccables, mais peut-être n'en amusera-t-elle pas moins nos lecteurs de La Vallée, à qui elle rappellera sans doute une joyeuse et comique aventure.

Vers 1850, quelques fins becs du Brassus ayant reçu une oie, la confièrent, pour l'apprentissage, à un cordon bleu de l'époque.

Pendant qu'elle mijotait, elle fut subtilisée par un citoyen qui, aux surnoms de Sans-doute et de la Providence, joignit bientôt celui de l'Oie.

A la suite de cet exploit, les frères Meylan, du Crêt-des-Lecoultes, composèrent la chanson suivante qui, malgré ses rimes bien imparfaites, connut chez nous, une grande vogue :

*C'était un jour, près de Noël
Louis alla dans la forêt.*

*Il dit à son épouse
Eh bien !
Je reviendrai sans doute
Vous m'entendez bien.*

*En revenant de la forêt
Louis passa par le Piguet
Il sentit la fumée
Eh bien !*

*Qui embaumait la contrée
Vous m'entendez bien.*

*Il entre chez Constant Piguet
Où il demanda un quartet
Du pain et du fromage
Eh bien !*

*En attendant sa proie
Vous m'entendez bien.*

*Tous ces Messieurs sont assemblés
Dans la salle des canapés.
Ils tirent la sonnette
Eh bien !*

*Pour appeler Georgette
Vous m'entendez bien.*

*Georgette gagne l'escalier.
Louis s'approche du foyer.
Il se saisit de l'oie
Eh bien !*

*Et l'emporte avec joie !
Vous m'entendez bien.*

*Près de la scie à Bagadé
Des châtaignes on a retrouvé
La sauce dispersée
Eh bien !*

*Le long de la rivière
Vous m'entendez bien.*

*Un oiseau d'une autre façon¹
Vint réprimander le larron :*

*— Je suis la Providence
Eh bien !
Craignez donc ma vengeance !
Vous m'entendez bien.*

*Et plus tard on a discuté
La peine à lui infliger :
Trois mois dans sa tanière
Eh bien !*

*En pleurs et en prière
Vous m'entendez bien.*

¹ Allusion à un autre sobriquet.

PAS SI FOU QU'IL EN A L'AIR

REQUENTEZ-VOUS les médecins, pis encore les médecins-aliénistes ? Non ? Tant mieux pour vous ! Je ne connais pas de société plus propre à nous faire douter de notre pauvre jugement.

Pour les psychiatres, l'humanité est une collection de nerveux, de névrosés, de neurasthéniques, d'anormaux, d'originaux, de piqués, de dégénérés et de demi-fous. Quant aux autres, les normaux, tout-à-fait normaux, il paraît y en avoir si peu que ce serait faire preuve de bien de la prétention que de vouloir faire partie de cette infime catégorie. Ceci dit, faites votre choix, mes frères !

Mais au fait, est-ce si facile de différencier les fous de ceux qui ne le sont pas ? On en pourrait douter à lire l'anecdote suivante que nous trouvons dans le *Figaro* de 1877 et dont nous lui laissons la responsabilité du nom :

Une certain docteur T..., affligé d'une monomanie assez grave pour qu'on eût jugé opportun de le confier aux soins d'un médecin aliéniste, aurait été, sur la prière de sa famille, amené en voiture dans la maison du Dr Blanche, sous la conduite d'un ami dévoué, M. le Duc d'Audiffret-Pasquier ; président du Sénat et de deux autres personnages. Durant le trajet, M. d'Audiffret-Pasquier, vivement émotionné par une discussion politique, se laissa envahir par une animation qui n'était point encore dissipée en arrivant à destination.

On se présenta devant le Docteur qui était prévenu de la visite, mais ne connaissait aucun des assistants. Son futur pensionnaire était d'un calme parfait et causait avec une désinvolture charmante, tandis que le duc d'Audiffret-Pasquier parcourait le salon à grand pas en continuant sa diatribe. L'aliéniste le suivait de l'œil, et avec cette habileté que donne une longue expérience, il accapara ce visiteur, l'isola, l'emmena doucement dans une chambre séparée et donnant un tour de clef l'enferma.

Les autres personnes s'étaient dispersées. M. T., après avoir tranquillement lorgné les tableaux s'était glissé dans le jardin, et, ayant hélé une voiture avait regagné Paris. Ses compagnons ne le voyant plus, croyant l'expédition terminée avaient disparu de leur côté.

Lorsque le docteur revint vers son pseudo-malade, il se trouva en présence d'un homme exaspéré qui lui demanda compte d'un pareil procédé.

— Calmez-vous, mon ami, lui dit-il.

— D'abord je ne suis pas votre ami ! Que signifie cette séquestration.

— Voyons, pas de nerfs, cela ne vous vaut rien !

— Savez-vous que je suis le duc d'Audiffret-Pasquier ?

— Allons, soyez sage, ou sinon...

— Sinon, quoi ?...

Alors la colère du président du Sénat ne con-